

+

Journée de récollection pour la communauté de Notre-Dame

31 mars 2017

«*Confiantes en Dieu-Providence, avançons...* »

Deux méditations sur la confiance

Fr. M.-Théophane Lavens, o.c.s.o.

I Confiance en Dieu-Providence

Bien chères sœurs dans le Christ,

« *Confiantes en Dieu-Providence, avançons...* »

Dans le contexte de la préparation de votre Chapitre Général, on m'a proposé de vous causer un peu aujourd'hui. Si vous vous en souvenez, j'ai déjà évoqué la Providence, en lien avec le thème de la joie et de la miséricorde, en septembre dernier. J'aimerais aujourd'hui me centrer davantage sur la *confiance* en cette Providence, selon le mot d'ordre qui vous a été proposé. Ce matin je donnerai quelques éléments de méditation sur la confiance ; cet après-midi, je m'attarderai plus particulièrement sur un texte biblique, comme il vous a été proposé de le faire.

Il est toujours utile de partir d'une définition : selon le *Littré*, la confiance, c'est « *le sentiment qui fait qu'on se fie à quelqu'un ou à quelque chose* ». Le mot lui-même, *confidere* en latin, comporte deux éléments : *con* qui indique un ensemble, et *fidere* qui signifie se fier, croire. Parler de confiance suppose donc l'existence de deux termes, qui sont distincts, et dont l'un s'associe à l'autre. La confiance n'est possible que dans une relation.

Entre des personnes humaines, c'est même elle qui rend possible une relation. Car la confiance est finalement à la base de toute vie sociale. Dans toute relation, dans tout contact avec une autre personne humaine, nous lui portons *a priori* une certaine estime, qui fait qu'on lui fait confiance, au moins dans certains domaines. Si on va acheter au magasin un paquet de sucre, on a bon espoir que ce ne soit pas du sel – on n'a même aucun doute : et cela repose sur une confiance humaine, confiance dans les personnes qui ont préparé ce paquet, et dans celles qui le vendent. A la limite, il serait presque inutile de parler, si on ne pouvait pas se fier *a priori* à la parole de l'autre : vis-à-vis de tout interlocuteur, on fait au moins confiance qu'il exprime quelque chose d'important et d'assumé. On peut n'être pas d'accord, mais on est sûr qu'il pense ce qu'il dit, qu'on peut avoir une certaine confiance en son honnêteté, en sa cohérence.

La confiance est donc au cœur de notre vie sociale, et c'est même elle qui nous fait entrer dans la société. Car les premières relations de confiance que nous avons construites, au sein de notre famille, nous ont pétri et profondément marqué. Nous avons grandi dans la confiance en nos parents, ils nous ont aidé à prendre conscience de notre dignité unique en nous témoignant également de l'estime, et de la confiance. C'est grâce à cette confiance que d'autres ont placé en nous, que nous pouvons maintenant avoir quelque peu confiance en nous-même. Parce que des personnes se sont fiées à nous, nous pouvons croire que nous sommes fiables – et c'est là une étape importante de notre développement psychologique.

On parle parfois de la « confiance en soi » comme d'un art, d'une vertu qu'il faudrait acquérir pour être fort, pour être compétitif. Il y a quelque chose de très orgueilleux derrière

cette idée, et bien dans l'air de notre temps, tellement individualiste. Certains font des stages et dépensent beaucoup d'argent pour apprendre cette « confiance en soi » – mais ils passent finalement à côté de la réalité. Car la confiance ne s'établit que dans une relation à l'autre, et la confiance que nous avons en nous-même nous vient uniquement par le soutien mutuel que nous recevons de nos proches. Elle dérive, pour ainsi dire, de la confiance que nous portons aux autres, et que les autres nous témoignent. Tout est vraiment une question de relation.

La confiance en Dieu, qui nous intéresse aujourd'hui, vient prolonger cette réalité humaine. De la même manière que la confiance de nos parents nous a pour ainsi dire constitués, c'est vers la relation à Dieu, et donc vers une relation confiante en Lui que nous sommes appelés. Tout l'ordre de la nature est fait pour nous préparer à l'ordre de la grâce ; et en reconnaissant que Dieu est Père, nous exprimons cette confiance à laquelle Il a droit de notre part. La confiance de nos parents nous a fait grandir en humanité – il en va de même pour la confiance en Dieu, qui nous fait grandir dans notre être d'enfants de Dieu, dans cette existence tellement plus profonde, tellement plus étendue, qui concerne tout notre être passé, présent et éternel.

Notre confiance en Dieu déborde et dépasse la nature, elle s'enracine proprement dans notre vie théologale, par les vertus de foi, de charité et d'espérance. Elle est un aspect essentiel de notre vie de foi. C'est la lumière de la foi qui nous révèle pourquoi Dieu est plus que n'importe quel être, digne de confiance. Notre charité vient nourrir et entretenir cette confiance, par le fait que nous nous savons aimés de Dieu, et que notre vie repose totalement en Lui. Notre espérance atteste de cette confiance, car nous savons où Dieu nous conduit. Ses promesses sont sûres, cette certitude renforce donc la solidité de notre confiance.

De manière plus développée, la foi nous dit pourquoi nous pouvons et devons faire confiance à Dieu. Le premier article du *Credo* confesse Dieu comme Créateur de toutes choses. Rien n'existe en dehors de Sa volonté, Il tient le temps et l'espace dans Ses mains. Comme le dit Léon Bloy : « *Dieu permet de sa main gauche ou il ordonne de sa main droite, et tout s'accomplit dans l'ellipse à deux foyers de sa Providence.* » Non seulement Il est Créateur omnipotent, mais en plus Il est Père : toute la Révélation chrétienne exprime cette relation de Dieu avec l'humanité, au travers de personnes, puis au travers d'un peuple, pour leur apprendre à grandir dans leur condition filiale. En Se manifestant Bon et Provident, le Seigneur invite les hommes à Lui faire confiance, à se confier à Lui totalement au point de communier à Sa pensée et à Ses volontés. Tel est le rôle de la foi, qui est intimement conjointe à la confiance.

Dans toutes les Écritures, il n'est pour ainsi dire question que de cette relation, et donc du chemin de confiance ouvert aux hommes. Car tous ceux qui ont pris la plume, pour mettre par écrit les inspirations divines, sont finalement des témoins de cette confiance en Dieu – et déjà on peut pressentir en eux une incroyable réciprocité. Car Dieu S'engage, en confiant à des hommes concrets le trésor de Sa Révélation : d'une certaine manière, Il Se fie à eux – en les soutenant, bien sûr, par Sa grâce, mais en prenant le risque d'une médiation vraie.

Dans l'Incarnation du Christ, au sommet de la Révélation, Dieu s'approche à tel point des hommes qu'Il montre l'ampleur de cette folie : Lui-même a confiance en nous. Car Il nous implique à part entière dans le mystère du Salut. En nous confiant Son propre Fils, c'est-à-dire Son propre Cœur, Il donne le signe le plus fort de Sa crédibilité, Il prouve qu'Il mérite

toute notre confiance. Mais Il Se confie également à nous d'une manière inattendue, en déposant ce trésor en des vases d'argile.

Le *Oui* de la Vierge Marie est crucial à cet égard : Dieu Se confie à elle de manière unique. L'Annonciation est un acte de confiance mutuelle, préparé par la grâce, par une grâce toute spéciale et unique – mais une grâce qui ne fait pas sortir Marie de la condition humaine. C'est au nom et en faveur de l'humanité que Marie a dit Sa confiance à Dieu, à ce Dieu qui Lui fait une confiance telle qu'Il Se livre totalement à Ses soins.

Dieu S'est fait chair, et en Jésus, Il montre sans discontinuer Sa confiance aux hommes – cela est vrai d'une manière toute spéciale envers les Apôtres. En leur confiant la mission apostolique, malgré toutes leurs limitations humaines, Il leur dit vraiment Sa confiance, sans réserve. Cette confiance était même vraie envers Judas : c'est une amitié sincère que Jésus lui a vouée, d'où l'indicible souffrance lors de sa trahison. Saint Jean en témoigne d'une manière très touchante, dans le récit de la Cène : « Après avoir parlé, Jésus fut bouleversé en son esprit, et il rendit ce témoignage : 'Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera.' » (Jn 13,21) Ce bouleversement est le signe d'une confiance sincère envers Judas, qui va être blessée ; la pré-connaissance de l'événement n'y change rien pour Jésus ; Il sait depuis longtemps que Judas sera un 'diable', selon Ses propres termes (Jn 6,70), mais Il ne peut pas faire semblant de donner Sa confiance.

Le Seigneur a confiance en nous... et Il nous donne sans compter des encouragements à nous confier totalement à Lui. Le ministère de Jésus a été rempli de signes de puissance, qui encouragent la foi en Lui, et donc la confiance. Le grand motif pour lequel nous pouvons Lui faire confiance, c'est justement Sa présence. Oui, la présence de Dieu-Incarné parmi nous change tout. Car nous ne pouvons plus douter de l'intérêt que Dieu porte à ce que nous vivons, Sa Providence a un Nom et un visage. Jésus est avec nous jusqu'à la fin des temps, Il nous l'a promis – même si cette présence se manifeste souvent comme au jour où Il traversait le lac avec Ses disciples. Il était bien là, à la poupe du bateau, mais endormi sur le coussin. Et au milieu de la tempête, Il a légitimement reproché leur manque de confiance à ceux qui pourtant étaient tout proches de Lui. « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ? » (Mc 4,40)

La foi nous dit donc pourquoi nous pouvons faire confiance à Dieu. La charité, quand à elle, nous invite spécialement à exprimer cette confiance par nos actes. Car une relation d'amour vraie et sincère se caractérise forcément par une confiance absolue. Comment prouver notre confiance ? – sinon en agissant concrètement selon les inspirations et les directions que la foi nous a données. En nous confiant à Dieu, nous nous engageons également à nous donner aux autres, dans cette conscience que les deux commandements de la charité envers Dieu et envers le prochain sont indissociables.

Car c'est la Providence qui choisit notre prochain, c'est elle qui nous donne concrètement l'échantillon de l'humanité envers lequel nous devons exercer notre amour. Dans ce don d'amour, la confiance mutuelle se construit, cette confiance entre personnes humaines, comme je l'ai dit au début, et donne un témoignage lumineux de notre confiance en Dieu.

Dans la spiritualité de votre Congrégation, originellement, la confiance s'exprime spécialement dans le don total de soi au service de l'éducation. C'est là que la charité s'exprime, et que la confiance en la Providence se transmet. Si cet apostolat n'est plus à

l'ordre du jour pour la plupart des sœurs, les occasions de mettre en œuvre la charité fraternelle ne manquent pas. Et dans cette charité, la confiance grandit, se fortifie, et rend gloire à l'amour du Seigneur.

Si nous en venons à la finalité de notre confiance, nous touchons directement à la vertu d'espérance. Et cela est bien important, essentiel même. Car en confessant la Providence, nous remettons notre vie entre les mains de Celui qui maîtrise tous les tenants et aboutissants de notre vie, et de la vie de tous les hommes. L'étendue de notre foi en la Providence est vraiment eschatologique : nous savons que nous pouvons nous confier à Dieu, car « il veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la pleine connaissance de la vérité. » (1 Tim 2,4) Nous espérons le Salut éternel pour nous-même et pour tous, en vertu de ce désir de Dieu, et c'est donc avec confiance que nous pouvons avancer sur notre chemin, quel qu'il soit, et encourager nos frères et sœurs en humanité à faire de même. Il ne s'agit pas de présumer du Salut de tous ; il est possible que tous ne soient pas effectivement sauvés, mais notre souci apostolique doit rester marqué par cette confiance. La méfiance que nous avons envers la nature humaine blessée par l'orgueil, et qui conduira peut-être certains à se damner, ne doit pas céder le pas à la confiance dans la bonté du Dessein de Dieu.

Notre foi en la Providence couvre ainsi notre histoire personnelle, et toute l'histoire du cosmos. Elle se manifeste également dans l'histoire de l'Église du Christ, qui est pour ainsi dire la face visible de l'iceberg de cette histoire du Salut. Tous sont concernés, même si tous ne sont pas liés visiblement à l'institution fondée par le Christ. Mais Jésus a voulu que ce Sacrement visible du Salut ne fasse jamais défaut à l'humanité, jusqu'à la fin des temps. « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. » Par cette promesse à Pierre, le Christ assure qu'il y aura, jusqu'à la fin de l'histoire, des moyens d'entrer pleinement dans Sa propre vie, au travers de l'économie sacramentelle. La lumière de l'Évangile ne rayonnera pas toujours de sa pleine splendeur, dans les frasques des hommes d'Église au cours de certaines périodes, mais la Providence veillera à la transmission du mystère de la foi, jusqu'à nous. Nous savons que nous pouvons faire confiance à Dieu, dans Son Église.

Entre notre histoire personnelle et l'histoire générale de l'Église, il y a un autre niveau, qui a son importance. Dans quelle mesure la Providence conduit-elle notre congrégation, et même notre communauté ? Nous sentons qu'il y a peut-être des nuances. L'Esprit-Saint suscite une réponse à un besoin dans le monde, un charisme se trouve reconnu par l'Église, une forme d'évangélisation s'incarne dans une mission. C'est une réalité magnifique, que la Providence utilise pour le salut de certains. Mais ne faut-il pas se demander si une congrégation, par exemple, est forcément limitée dans l'espace et le temps ? Peut-être, peut-être pas : ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas les promesses de la vie éternelle, car elle est d'abord liée à ce monde qui passe. Il s'agit de ne pas projeter nos pulsions et nos désirs légitimes de vie sur les projets mystérieux du Seigneur, et de tomber dans un volontarisme qui tiendrait de l'orgueil.

Le Pape François parlait, dans l'homélie du 2 février, de la tentation de la survie qui peut guetter les communautés religieuses : je le cite. « *L'attitude de survie nous fait devenir réactionnaires, peureux ; elle nous enferme lentement et silencieusement dans nos maisons et dans nos schémas. Elle nous projette en arrière, vers les exploits glorieux – mais passés – qui, au lieu de susciter la créativité prophétique issue des rêves de nos fondateurs, cherchent*

des raccourcis pour fuir les défis qui aujourd'hui frappent à nos portes. La psychologie de la survie ôte la force à nos charismes parce qu'elle nous conduit à les "domestiquer", à les ramener "à portée de main" mais en les privant de cette force créatrice qu'ils ont inaugurée ; elle fait en sorte que nous voulons davantage protéger des espaces, des édifices ou des structures que rendre possibles de nouveaux processus. La tentation de la survie nous fait oublier la grâce, elle fait de nous des professionnels du sacré mais non des pères, des mères ou des frères de l'espérance que nous avons été appelés à prophétiser. Ce climat de survie endure le cœur de nos aînés en les privant de la capacité de rêver et, ainsi, stérilise la prophétie que les plus jeunes sont appelés à annoncer et à réaliser. En peu de mots, la tentation de la survie transforme en danger, en menace, en tragédie ce que le Seigneur nous présente comme une opportunité pour la mission. Cette attitude n'est pas propre uniquement à la vie consacrée, mais à titre particulier nous sommes invités à nous garder d'y succomber. »

Cet avertissement de notre Saint Père nous invite à discerner le contenu de notre espérance pour l'avenir de notre Congrégation. Nous faisons confiance au Seigneur pour l'avenir, c'est une certitude pour chacun de nous – mais pour ce qui concerne l'évolution des institutions, notre congrégation ou notre communauté, cette confiance oblige à une grande humilité. Les formes dans lesquelles la fidélité du Seigneur se manifestera seront certainement différentes de nos attentes ou de nos désirs – et c'est là que nous devons éviter les crispations ou les nostalgies. Le cœur de notre engagement à la vie religieuse est dans la docilité au Saint-Esprit, qui nous invite à une attitude toute de service, humble et discrète, et à un témoignage simple là où nous sommes. Les pauvres sœurs seront vraiment pauvres, selon leur engagement, si elles expérimentent cette pauvreté même à l'égard de l'avenir de leur famille. Le Seigneur leur a témoigné une grande confiance, en leur donnant un ministère précieux au sein de Son Église ; cette confiance ne passe pas, même si la mission première d'éducation se réalise aujourd'hui d'une manière différente. Les sœurs peuvent continuer d'avoir confiance au Seigneur, car Il prend soin de chacune, car Il prend soin de Son Église. Son Esprit ne cesse de susciter la vie, si nous Lui laissons toute latitude.

Au terme de cette méditation, nous pouvons confesser avec tous les saints : « *Jésus, j'ai confiance en toi !* » Ils ont été très nombreux, à témoigner de cette confiance. Ils ont été de plus en plus nombreux, d'ailleurs, au fur et à mesure que les siècles s'écoulaient. Parce qu'il n'est pas toujours évident d'aviver notre foi et notre charité, parce que l'espérance est une petite flamme fragile. L'Esprit-Saint a pourtant su à chaque génération raviver cette flamme. Dans la grande lignée des croyants, nous voulons vivre la confiance, nous voulons la chanter dans les psaumes, nous voulons l'incarner dans notre vie, avec la Vierge Marie. Elle a accueilli une fois pour toutes le grand mystère de la présence du Seigneur ; par son intercession, souvenons-nous que Jésus est auprès de nous, qu'Il est en nous. Il est vraiment dans la barque de notre vie. Il nous conduira à bon port, selon Sa promesse. Ainsi nous pouvons nous aussi être des témoins de cette confiance qui ne trompe pas, car notre espérance est déjà toute remplie de la joie du ciel, cette joie que Jésus a promise à ceux qui ont tout quitté pour Le suivre, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

Ave Maria

II Au fil des Écritures

Bien chères sœurs dans le Christ,

« Aie confiance, ma fille ! Que le Seigneur du Ciel change ton chagrin en joie ! Aie confiance, ma fille ! » (Tobie 7,17)

Dans le cadre de la préparation de votre Chapitre, vous avez été invitées à méditer sur des textes bibliques, « *afin d'ancrer la réflexion dans la Parole de Dieu qui éclaire notre vie.* » Le message fondamental de la Révélation, c'est que Dieu est en relation avec l'humanité, et avec chacun de nous. Et c'est cette relation qui rend possible la foi et la confiance, comme nous l'avons dit ce matin. Toute la Bible est donc ce récit de la construction d'une confiance mutuelle, entre Dieu et l'humanité. Dans chaque texte, nous trouvons des éléments qui nourrissent notre foi, qui nous interpellent sur notre propre foi, et invitent à une confiance renouvelée.

Cet après-midi, j'ai choisi de parcourir avec vous un petit livre de la Bible, le livre de Tobie. Nous n'en parlons pas très souvent, bien que nous ayons eu ce matin même, à l'office de Laudes, un cantique qui en est extrait. Dans la liturgie de l'Eucharistie, ce livre occupe la IX^{ème} semaine du Temps Ordinaire des années impaires – nous l'entendrons donc cette année dans l'Octave de la Pentecôte.

Le but de ce livre est très similaire à celui du livre de Job, mais ce dernier est plus connu et plus commenté. Ce sont un peu les mêmes questions qui sont posées, le problème de la souffrance et de la permission du mal, mais sous une forme assez différente. Le Livre de Job est plus théorique et philosophique, alors que le livre de Tobie donne un enseignement sur la Providence au travers d'une petite histoire. J'aimerais le relire avec vous, en notant spécialement ce qui concerne la confiance, et qui peut nous toucher. Si vous vous intéressez à ce texte, vous constaterez qu'il y a pas mal de divergences entre les traductions – il y a en fait plusieurs textes de base, avec parfois des variantes importants. Je n'entre pas dans ces considérations, et m'appuie simplement sur la traduction officielle pour la liturgie.

Le livre s'ouvre par un témoignage sur la vie de Tobit, le père de Tobie. Il est né en Israël, il a connu la déportation et réside à Ninive, la ville païenne. Cet exil est une épreuve pour le peuple, pourtant Tobit garde confiance en Dieu. Il n'interprète pas cet exil comme un signe d'abandon définitif, mais comme une épreuve, une étape dans une relation qui est toujours vivante – Tobit ne perd rien de sa confiance et de sa foi. Il continue d'observer la loi du mieux possible.

Une de ses activités notable est d'enterrer les morts, parmi les israélites. Quand il voit un corps laissé à l'abandon, il ne peut s'en empêcher. Et il doit le faire en cachette des autorités. Il y a dans ce livre une grande présence de ce thème de la mort, et cela n'est pas anodin. Ensevelir un mort est une œuvre de miséricorde corporelle, auquel la foi nous pousse. Parmi les œuvres de miséricorde, c'est peut-être celle qui s'appuie le plus sur la foi – car la personne qui en bénéficie ne peut pas remercier son bienfaiteur. C'est un geste fait gratuitement, sous le regard de Dieu.

A cause de cette activité, Tobit est persécuté par les autorités, il doit même s'enfuir un moment, et revient à Ninive avec discrétion. Il sait qu'il doit se méfier des hommes de pouvoir, mais malgré cela, sa confiance en Dieu est plus forte que tout, et il ne peut s'empêcher de récidiver. « Mes voisins se moquaient de moi : « N'a-t-il donc plus peur ?, disaient-ils.

On l'a déjà recherché pour le tuer à cause de cette manière d'agir, et il a dû s'enfuir. Et voilà qu'il recommence à enterrer les morts ! » » (2,8) C'est un fait d'importance : la confiance en Dieu fait fondre la peur, la charité de Tobit ne peut se laisser refroidir par des moqueries humaines.

Tobit n'exprime pas seulement sa miséricorde envers les morts, mais également envers les vivants. Le livre rappelle à plusieurs reprises qu'il faisait des aumônes très larges – voilà une autre œuvre de miséricorde corporelle. Tobit est donc un homme pieux particulièrement bon. Et pourtant le malheur va le toucher. Il perd la vue. En réaction, son épouse l'invite presque à renier la foi, comme le fait l'épouse de Job. « Qu'en est-il donc de tes aumônes ? Qu'en est-il de tes bonnes œuvres ? On voit bien maintenant ce qu'elles signifient ! » (2,14)

Alors Tobit se lamente, non pas en public, mais dans la discrétion de sa prière. « La mort dans l'âme, je gémissais et je pleurais ; puis, au milieu de mes gémissements, je commençai à prier. » (3,1) Dans sa prière, il confesse d'abord la grandeur et la justice du Seigneur. Il passe par-dessus ses épreuves personnelles pour confesser la foi d'Israël. Sa foi est face à un mystère, mais elle ne défaille pas. Ils ne renie pas sa confiance. Mais il confesse sa faiblesse dans l'épreuve, et demande d'être délivré de cette détresse, en lui ôtant la vie. « Seigneur, ordonne que je sois délivré de cette adversité, laisse-moi partir au séjour éternel, et ne détourne pas de moi ta face, Seigneur. Car, pour moi, mieux vaut mourir que connaître tant d'adversité à longueur de vie. Ainsi, je n'aurai plus à entendre de telles insultes. » (3,6)

Tobit s'était souvent occupé de la mort des autres ; c'est maintenant pour lui qu'il la désire. Cela paraît exagéré, et pourtant chacun de nous a peut-être déjà senti pareil sentiment. Quand arrive une épreuve qui dépasse tout ce que nous avons imaginé, l'espérance parfois flanche. Nous voulons rester dans la foi, la prière veut continuer, mais selon nos calculs l'épreuve est trop lourde, trop injuste, aucun avenir n'a de sens.

Il faut bien remarquer qu'à l'époque de Tobit, l'espérance d'Israël était encore très liée à la prospérité matérielle dans le temps présent. Il n'y avait pas encore de conscience claire, dans la Révélation, d'une vie éternelle personnelle après la mort, d'une étape future où toutes les injustices pourraient être corrigées. Cette limitation colore beaucoup ce livre – comme bien d'autres histoires dans la Bible. Face à l'épreuve de la cécité, la mort est donc attendue comme un simple soulagement, la fin de la souffrance, il n'est pas question d'un autre bonheur à venir. C'est vraiment une attitude de désespoir.

Après cette prière de Tobit, tout à la fois confiante et désespérée, le texte raconte une autre situation dramatique, qui se passe ailleurs. Sarra est une proche parente de Tobit, mais qui ne le connaît pas. « Elle avait été mariée sept fois, et Asmodée, le pire des démons, tuait les maris avant qu'ils ne se soient approchés d'elle. » (3,8) Voilà donc une terrible malédiction. Et elle essuie les reproches de sa servante : « C'est toi qui as tué tes maris ! En voilà déjà sept à qui tu as été donnée en mariage, et d'aucun d'entre eux tu n'as porté le nom. Va les rejoindre : puissions-nous ne jamais voir de toi un fils ni une fille ! » (3,8)

Sarra entre alors également dans le désespoir, malgré sa jeunesse. Elle ne peut attendre ou espérer la mort à la manière d'un vieillard, alors elle se prend à envisager le suicide. Mais la pensée de l'accablement de son père la retient un peu. « Mieux vaut pour moi ne pas me pendre, mais supplier le Seigneur de me faire mourir, pour que je n'aie plus à entendre de telles insultes à longueur de vie. » (3,10) Alors elle se lance également dans une profonde prière, qui commence par une louange et une bénédiction du Dieu d'Israël. Elle aussi reste finalement

dans la confiance qu'exprime l'attitude de la prière, tout en confessant la profondeur de son épreuve : « J'ai déjà perdu sept maris : à quoi bon vivre encore ? Et s'il ne te semble pas bon de me tuer, Seigneur, entends au moins l'insulte qui m'est faite. » (3,15)

Une fois ces deux situations dramatiques exposées, tout le dessein de la Providence va être de les résoudre l'une par l'autre. A partir de ces deux problèmes, le Seigneur va faire surgir un dénouement heureux pour tous.

Le vieux Tobit veut envoyer son fils Tobie chercher de l'argent, qu'il avait jadis déposé chez un ami lointain. Au moment de son départ, il lui donne de nombreuses consignes, comme un testament spirituel – car Tobit est tout prêt à mourir, comme il l'a demandé au Seigneur. Une consigne importante est celle qui concerne l'aumône :

« Fais l'aumône avec les biens qui t'appartiennent. Ne détourne ton visage d'aucun pauvre, et le visage de Dieu ne se détournera pas de toi. Mon fils, agis suivant ce que tu as : si tu es dans l'abondance, donne davantage ; mais si tu as peu, donne selon le peu que tu as. Quand tu fais l'aumône, mon fils, n'aie aucun doute : tu te constitues un beau trésor pour les jours de détresse, car l'aumône délivre de la mort et empêche d'aller dans les ténèbres. Pour tous ceux qui la pratiquent, elle est une bonne offrande devant le Dieu Très-Haut. » (4,7-11) L'importance que Tobit accorde à l'aumône dit beaucoup de sa confiance en Dieu. Il ne s'agit pas de donner seulement du surplus, mais même du nécessaire. Car celui qui exerce la miséricorde envers son prochain sait que le Seigneur sera toujours miséricordieux envers lui, il ne manquera jamais de rien. Quelle que soit notre détresse, il nous est toujours possible de nous pencher sur celle des autres, et de donner un peu de nous-même. Cette disposition à l'aumône sera présente jusqu'à la toute dernière page du livre, où il sera précisé qu'« après avoir retrouvé la vue, Tobit vécut dans l'abondance et fit des aumônes. » (14,2)

Le vieux Tobit demande à son fils de se trouver un compagnon de route ; alors entre en scène l'ange Raphaël, qui se manifeste sous forme humaine. C'est lui qui avait porté la prière de Tobit et de Sarra auprès du Seigneur ; c'est lui qui sera chargé de conduire les événements selon le Dessein de Dieu. En saluant le vieux Tobit, Raphaël lui dit : « Confiance ! Dieu est tout près de te guérir, confiance ! » (5,10) Dans certaines traductions, on lit plutôt « courage » que « confiance », mais c'est bien ce même terme, en grec, que Jésus emploiera dans l'évangile. Et il s'agit davantage de la confiance, parce que l'enjeu porte sur la parole de Dieu, et sur Ses promesses.

Sur le chemin, Raphaël demande au jeune Tobie d'attraper un poisson, et il lui donne alors des recettes étonnantes. Le fiel, le cœur et le foie du poisson ont des vertus médicinales, qui délivreront à la fois Tobit et Sarra : dans une lecture mystique, on a bien sûr vu dans ce poisson le symbole du Christ-Sauveur, au travers de l'acronyme grec *ICHTUS* – *Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur*. Mais pour l'instant, Raphaël fait appel à la confiance de Tobie, concernant les vertus du poisson : et cette confiance s'avérera cruciale pour la suite.

Peu après, Raphaël invite Tobie à faire étape chez le père de Sarra, qui est membre de sa propre famille. Il se trouve que Tobie est légalement celui qui peut prétendre à épouser Sarra – il n'y a donc pas beaucoup d'hésitation à décider de ce mariage, en théorie, même s'il y a une grande crainte que Tobie ne soit tué par le démon, comme les précédents prétendants de la jeune fille. Raphaël invite encore une fois Tobie à la confiance : « Ne t'inquiète pas au sujet

de ce démon et prends Sarra comme épouse. Car je sais que cette nuit même elle te sera accordée. N'aie pas peur, car c'est à toi qu'elle a été destinée depuis toujours, et c'est toi qui la sauveras. Ne t'inquiète pas. » (6,16.18)

Cette confiance n'est pas partagée par tous. La mère de Sara paraît confiante, et l'encourage par de beaux souhaits : « Confiance, ma fille ! Que le Seigneur du ciel change ta douleur en joie ! Confiance, ma fille ! » (7,17) Mais le père de Sara, derrière une confiance de façade, craint que Tobie ne soit également tué, au point qu'il demande à ses serviteurs de creuser une tombe par avance. Ironie du sort, le vieux Tobit avait pris beaucoup de risques pour enterrer des morts, le père de Sarra, quant à lui, prépare une tombe pour ne prendre aucun risque – et cette tombe s'avérera inutile. Car grâce aux consignes données par Raphaël, le démon s'est enfui pour toujours. Tobie et Sarra, avant de s'unir, font une belle prière, pour dire leur action de grâce et leur confiance au Seigneur.

Après ce premier dénouement heureux, tous sont évidemment dans la joie, et le père de Sarra leur lègue de nombreux biens. Il achève ce don par cette formulation, dont on voit maintenant qu'elle est régulière tout au long de ce livre : « Confiance, mon enfant ! Je suis ton père et Edna est ta mère. Nous sommes auprès de toi et de ta sœur, nous le sommes dès maintenant et pour toujours. Confiance, mon enfant ! » (8,21) Cette exhortation à la confiance est comme une marque de ce petit livre de Tobie ; et elle rejoint notre réalité humaine, car nous avons toujours besoin d'être encouragés sur notre chemin. Tant notre confiance les uns dans les autres, que notre confiance en Dieu, sont des exercices difficiles – c'est pourquoi nous avons besoin qu'on nous encourage, et toute parole dans ce sens est la bienvenue.

Pendant l'absence du fils Tobie, ses parents connaissent des variations dans leur confiance et leur espérance. Dans ce couple, ce n'est pas le père qui doute, mais la mère de Tobie qui atteint le désespoir. Elle se disait : « « Mon enfant a péri ; il n'est plus au nombre des vivants. » Elle se mettait à pleurer et à se lamenter sur son fils. » (10,4)

Après avoir envoyé Raphaël chercher l'argent en dépôt, Tobie et son épouse reviennent vers sa famille d'origine. Le vieux Tobit et son épouse sont bien sûr comblés de joie. Selon les indications de Raphaël, « Tobie alla vers [son père], le fiel du poisson à la main. Il lui souffla dans les yeux, le saisit et lui dit : « Confiance, père ! » Puis il lui appliqua le remède » (11,11). Alors arrive cette nouvelle joie, lorsque le vieux Tobit retrouve la vue. « Ce jour-là fut un jour de joie pour tous les Juifs qui habitaient Ninive. » (11,17) La confiance que les uns et les autres avaient placée en Dieu est récompensée – la possédée est libérée, l'aveugle est guéri, et par-dessus le marché la Providence utilise tout cela pour fonder une nouvelle famille dans la joie.

Une fois sa mission achevée, l'ange Raphaël dévoile son identité à Tobie et à son père, et les invite à l'action de grâce. Au passage, il fait à nouveau un éloge de l'aumône – et les encourage à rester toujours dans cette confiance au Seigneur qui vient d'être couronnée par la joie. L'ange une fois disparu, le vieux Tobit entre dans la louange – et improvise ce cantique que la Liturgie des Heures nous fait chanter, en deux parties – aux laudes du mardi de la 1^{ère} semaine, et aux laudes du vendredi de la 4^{ème} semaine. « Béni soit Dieu, le Vivant, à jamais ! Béni soit son règne ! C'est lui qui châtie et prend pitié, qui fait descendre aux profondeurs des enfers et retire de la grande perdition : nul n'échappe à sa main. » (13,1-2)

Après cette aventure, cette famille peut témoigner de la Providence divine, qui conduit les choses avec bonté et avec justice. Et à la fin du livre, la perspective s'élargit à nouveau sur l'histoire du peuple d'Israël, dont la famille de Tobit n'est qu'une petite partie. Avant de mourir, le vieux Tobit demande à Tobie de quitter Ninive, à cause des prophéties du Seigneur : et de fait cette ville sera bientôt ruinée, comme par une punition divine. « Nos frères qui habitent sur la terre d'Israël seront tous disséminés et emmenés en exil loin de ce bon pays. Tout le pays d'Israël deviendra un désert, Samarie et Jérusalem seront un désert, et la Maison de Dieu sera livrée à la désolation et à l'incendie, jusqu'au temps fixé. Mais Dieu les prendra de nouveau en pitié, [...] ils reviendront alors tous de leur captivité, ils reconstruiront Jérusalem magnifiquement, et la Maison de Dieu y sera rebâtie, comme l'ont annoncé les prophètes d'Israël. » (14,4-5)

Il est beau de voir que le regard de Tobit ne s'arrête pas sur son histoire personnelle, il reste toujours ouvert sur la grande aventure du Peuple de Dieu. C'est au cœur de cette confiance dans le Seigneur, Dieu d'Israël, qu'il a trouvé l'énergie pour renouveler sa propre confiance, malgré les épreuves.

De même pour nous, pour raviver notre foi et notre confiance au Seigneur, dans le concret de notre quotidien, nous pouvons nous appuyer sur la foi de l'Église, sur la communauté qui nous entoure. Notre famille de croyants nous rappelle la présence concrète du Christ parmi nous, qui transfigure nos épreuves.

Les éléments de réflexion que nous donne l'Ancien Testament sont bien sûr importants, il nous est même essentiel de chanter chaque jour ces psaumes qui ravivent notre confiance. Mais dans les épreuves, face au mystère de la souffrance, en particulier de la souffrance injuste, la réponse complète de Dieu n'est venue que dans la Croix du Christ. Alors toute épreuve apparaît comme un chemin d'union à Lui, pleinement porteuse de sens, et fructueuse dès cette vie. En Jésus et par Jésus seulement, la souffrance devient une étape importante et vraiment digne de l'aventure humaine.

Nous n'attendons pas forcément que tous nos soucis se résolvent ici-bas ; l'espérance nous garde dans la perspective de l'éternité bienheureuse, et l'amour du Christ nous permet de porter notre croix, aussi longtemps qu'il le faudra encore, avec patience et dans la joie. « Dans le monde, vous avez à souffrir, mais ayez confiance ! Moi, je suis vainqueur du monde. » (Jn 16,33)

En ces jours de Carême qui nous conduisent vers le grand mystère de la Passion du Christ, motivons donc notre confiance. Notre bon Seigneur nous conduit toujours, avec force et avec sagesse. Sa Providence ne nous fait jamais défaut. Avançons donc vers la joie qu'Il a promise à tous ceux qui souffrent pour Lui, cette joie que le monde ne connaît pas, et que nul ne pourra nous ravir. Amen.

Ave Maria.